

# TABARIN

## « LE PRINCE DES BOUFFONS »

*Le nom de Tabarin sonne comme un bruit de grelot!*

Georges d'Harmonville,  
*Les Œuvres de Tabarin*, 1858.

Qu'il s'agisse du rire grivois du Moyen Âge, de la tradition carnavalesque ou de la parodie scolastique, l'humour et l'irrévérence ont de tout temps permis aux diverses couches de la population de prendre une salutaire distance devant les formes dont se revêt l'autorité et de se moquer des nombreux travers qui affligent tant les individus que les collectivités. Certaines de ces manifestations ont débouché sur des formes d'art supérieures, comme la comédie, l'*opera buffa* et la caricature, pour n'en nommer que quelques-unes.

Parmi les prédécesseurs de Molière figure le bateleur et comédien Jean Salomon qui, né à Paris ou peut-être à Rouen vers 1584, est mieux connu sous son nom de scène de Tabarin. Après s'être produit à Blois devant la reine mère Marie de Médicis, lui et ses compères, les frères Antoine et Philippe Girard, s'établissent entre 1619 et 1625 environ sur la place Dauphine, nouvellement aménagée au cœur de Paris; leur théâtre, en plein air, consiste en une estrade soutenue par des tréteaux, avec, derrière, une grande tapisserie pour clore l'espace. Chaque jour de la semaine, ils donnent des spectacles dont la verve attire en grand nombre badauds, ménagères, écoliers, rentiers, marchands et tire-laine. Sur un côté de la scène, un coffre contient les opiats, baumes, drogues, sirops et potions que leurs boniments cherchent à faire vendre, avec un page chargé de manipuler boîtes et fioles.

Le personnage central des saynètes est en effet le médecin et charlatan Mondor, rôle tenu par Philippe Girard. Tabarin est son malicieux valet, qui, curieux de tout, interroge sans relâche son maître sur les sujets les plus divers. Parmi ses questions, on trouve : « Quels gens trouvez-vous les plus courtois du monde? »; « Lequel des deux est le meilleur d'avoir la vue aussi courte que le nez ou le nez aussi long que la vue? »; « Pourquoi les chiens, s'entre-saluant, se flairent au derrière l'un de l'autre? »; « Pourquoi les femmes sont faciles à surprendre? »; « Qui est le premier inventeur des notes de musique? »; « Quel est le premier créé de l'homme ou de la barbe? »; « Quelle est la force des médicaments tabariniques? »; ou « Qui sont les meilleurs logiciens? ». Il va de soi que le vieux maître Mondor, un enjôleur au parler docte et redondant, sous sa grande barbe, a réponse à tout. Mais Tabarin se fait une joie de ridiculiser ses réponses, demandant des précisions ou apportant des objections, bien sûr toutes plus absurdes et impertinentes les unes que les autres. Et Mondor de le traiter sans arrêt de « gros vilain », « gros porc », « gros âne » ou « gros nigaud ».

Tabarin tire un parti comique d'accessoires rudimentaires : « un grand manteau de serge verte à plis ramassés formant chaperon sur l'épaule et pouvant servir de sac », selon la description de Guy Boquet, ainsi qu'un immense pantalon de toile blanche, une épée de bois, une barbe interminable et un étonnant chapeau. Celui-ci est un « feutre [gris] à large bord et à calotte creuse qu'il plie et déplie pour lui donner la forme des couvre-chefs à la mode en adaptant son expression au sens qu'il veut donner au chapeau qu'il représente », précise Georges d'Harmonville.

On ignore avec précision d'où viennent le nom et le personnage de Tabarin. On a avancé que le mot serait une déformation de « table à vin » ou qu'il dériverait du mot latin *tabes*, qui signifie onguents ou médicaments. On sait cependant que Tabarin apparaît dans une pièce de Marin Negro à Venise en 1561, où il est le valet de maître Bergame. On le retrouve

également, dans l'Antiquité, chez Strabon et Pausanias, qui relatent que Tabarum est un fils de Saturne qui aurait hérité du chapeau paternel. À moins qu'il ne s'agisse, plus vraisemblablement, d'un dérivé de « tabar », cet ample manteau à manches « formant ailerons » et dont le personnage se vêt pour mieux abuser le public.

Alors que cinq ou six jours de la semaine sont réservés aux dialogues entre Tabarin et Mondor, la troupe donne le vendredi des farces plus élaborées et à plusieurs personnages, aux sons d'une viole et d'un ou deux violons. On peut voir alors un Maure, Isabelle, jouée par Léonor, fille de Salomon, le vieux Lucas, père d'Isabelle, Francisquine et le capitaine Rodomont, soldat vantard joué par Antoine Girard. C'est toute la verve de la *commedia dell'arte* qu'on retrouve dans ce théâtre à demi improvisé « qui rendait la gaieté aux hypocondres et ne faisait mourir que de rire ». Ses personnages, qui sont plutôt des types, se retrouvent au milieu de situations plus ou moins convenues, avec force pantalonades, gaillardises, déguisements, bastonnades, jeux de cachette et quiproquos. Et le plus souvent Tabarin mène le jeu et tire finalement la morale de l'histoire, non sans finesse sous la grossièreté apparente.

Il va sans dire que ces questions facétieuses, ces dialogues et calembredaines loufoques, ces incessants jeux de mots, cet irrespect envers les puissants, ces rapprochements absurdes et drôlatiques, ces propos obscènes et parfois scatologiques ne sont pas du goût de tout le monde. Entre autres détracteurs, Thomas Sonnet, sieur de Courval et docteur en médecine, indigné des succès de Tabarin, publie en 1619 *Les Tromperies des charlatans découvertes*. Bien que ni Tabarin ni Mondor n'y soient nommés, paraît aussitôt *La Réponse du sieur Tabarin au livre intitulé « Les Tromperies des charlatans découvertes »*!

Ces critiques ne nuisent pas, bien au contraire, au succès de la petite troupe, bien qu'on ignore complètement les gains obtenus de la vente de leurs produits. Dès 1622, on publie un premier *Recueil général des rencontres, questions, demandes et autres œuvres tabariniques*, qui comprend les 55 premières questions et qui connaît bientôt de nombreuses éditions augmentées. Suivra un peu plus tard *l'Inventaire universel des œuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes et conceptions, œuvre excellent où parmi les subtilités tabariniques, on voit l'éloquente doctrine de Mondor* ainsi qu'un *Tabarin aux enfers*, relatant également les dernières aventures du capitaine Rodomont.

Antoine Girard avait épousé à Rome Vittoria Bianca, comédienne ambulante. Après la mort de son associé en 1626, c'est Salomon qui l'épouse à son tour. Ils se retirent tous deux à la campagne vers 1628 et lui meurt en 1633 dans des circonstances tragiques, vraisemblablement assassiné : légende ou vérité, Georges d'Harmonville précise que « de méchants hobereaux du voisinage, indignes d'endosser le hoqueton de toile qu'il avait pendu au croc, s'offusquèrent de l'opulence de Tabarin et le tuèrent lâchement à la chasse ». Les frères Girard avaient, pour leur part, acheté un château près de Montargis. Après la mort d'Antoine et le départ de Salomon, Philippe continue son rôle de Mondor avec un bateleur nommé Padel jusque dans les années 1640, puis il se retire à son tour, riche et célèbre.

(Guy Boquet nous informe que, plus tard, « Léonor Salomon épousera Hugues Guéru, le farceur Gaultier-Garguille de l'Hôtel de Bourgogne » et que « Philandre, le fils de Mondor et d'une comédienne flamande, sera, avant sa retraite en 1667, le maître de Mlle Beauval, la Nicole du *Bourgeois gentilhomme* ».)

Une inscription figure sur une gravure de 1623 montrant le théâtre de Tabarin : « Le monde n'est que tromperie ou du moins charlatanerie. Nous agitons notre cerveau comme Tabarin, son chapeau. Chacun joue son personnage, tel se pense plus que lui sage, qui est plus que lui charlatan : Messieurs, Dieu vous donne bon an! » Mais rire de soi ou de se savoir trompé ne nous dispose-t-il pas à un peu plus de sagesse?

Si, en somme, [Molière] est revenu sans cesse à Tabarin, c'est qu'il retrouve dans ce théâtre une source inépuisable de gaieté, une occasion de donner du timbre et du mordant à sa réplique, une façon de se prouver à lui-même qu'il n'a rien perdu de sa virtuosité d'agencement, de son agilité, de sa prestesse, de sa pétulance, de sa fantaisie, de sa maîtrise technique, de son ardeur bondissante, de sa force intraitable, presque animale. [...] Jusqu'au bout, Tabarin a été pour lui une source de vie, une source d'inspiration.

Pierre Gaxotte,  
*Molière*, 1977.